

Bousille et les justes : notre (bonne) vieille histoire

Maxime Beauregard-Martin and Isabelle Hubert

Number 162 (1), 2017

Répertoire québécois ?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/85068ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Beauregard-Martin, M. & Hubert, I. (2017). *Bousille et les justes : notre (bonne) vieille histoire*. *Jeu*, (162), 36–40.

BOUSILLE ET LES JUSTES: NOTRE (BONNE) VIEILLE HISTOIRE

Maxime Beaugard-Martin et Isabelle Hubert

Qualifié de père de la dramaturgie québécoise, Gratien Gélinas fait aujourd'hui davantage figure de grand-père. Devant cette œuvre emblématique créée en 1959, deux artistes se demandent si toutes les histoires de grands-pères sont encore bonnes à se raconter.

UNE SAPERLIPOPETTE DE BONNE HISTOIRE POUR ISABELLE HUBERT

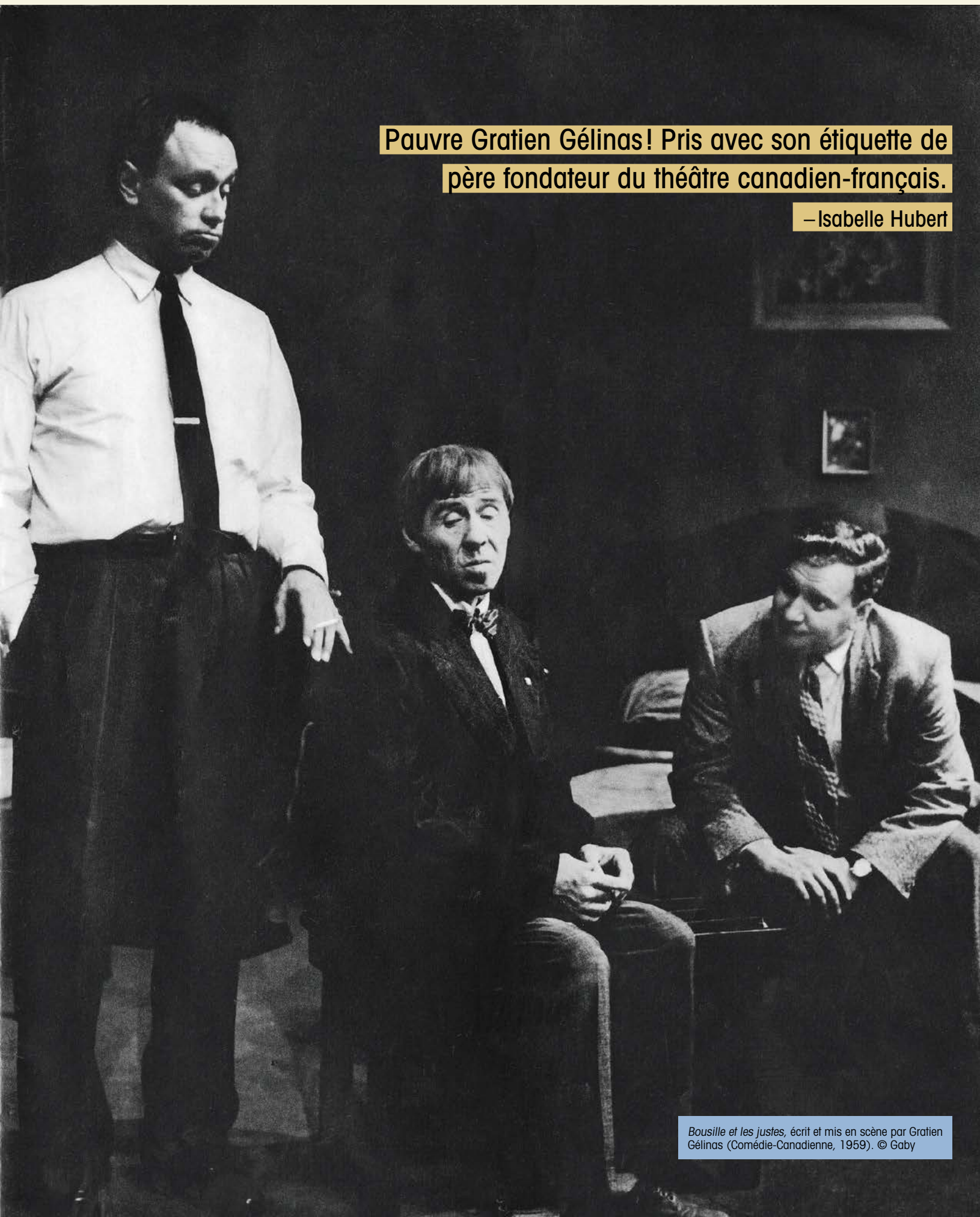
Lecteur, lectrice, parce que tu es de ton temps, parce que tu aimes découvrir de nouvelles affaires, tu pourrais avoir envie de penser qu'il faut se débarrasser de *Bousille*... Je suis désolée de commencer en appuyant sur le piton de ta culpabilité, mais parlons recyclage. À moins d'avoir un Hummer et d'être climato-sceptique, tu es d'accord avec moi pour dire que l'environnement, la pollution et le vortex de déchets des grands océans sont des enjeux majeurs du XXI^e siècle. Dans ce cas-là, tabletter une pièce de théâtre après usage, ne serait-ce pas un peu du gaspillage? Est-ce qu'une parole est jetable après usage? Est-on une génération de jeteurs compulsifs? Incapable d'engagement et de fidélité? Pour vrai, veux-tu vraiment être celui pour qui *Bousille*... est juste une bouteille d'eau en plastique usagée? Inutile? Encombrante? En manque de fulgurance? Eh bien, laisse-moi te dire que, par une logique cruelle et implacable, si tu jettes *Bousille*... aujourd'hui parce qu'il est trop vieux, c'est ta parole à toi, demain, qui va finir à la poubelle (Ou la mienne. Ou la leur.). Et je te garantis que ça passe vite en criff, 20 ans!

Mais bon... Au-delà de ses vertus écologiques, pourquoi *Bousille*... mérite-t-il sa place sur nos scènes québécoises? Ma réponse: parce que c'est une *tabarslaque* de bonne histoire! Une histoire comme les auteurs tragiques les ont écrites avant et comme les petits jeunes souhaitent encore, dans leur for intérieur, en écrire aujourd'hui. Une histoire d'hypocrisie qui questionne les dérapages de la religion (un dossier qui n'est pas tout à fait réglé aujourd'hui) et qui peint un portrait sensible et nuancé, sans dessein manichéen, de l'exploitation des plus faibles par les plus forts. Une saperlipopette de bonne histoire qui tient le public en haleine et dans laquelle il se reconnaît. Parce que c'est ça, au fond, le rôle des histoires: séduire, amuser, distraire, émouvoir, bouleverser pour peut-être, ultimement, quand le monde ne s'est pas trop ennuyé, le transformer un peu...

Mais bon... On ne se cachera pas que le théâtre, c'est un peu beaucoup aussi une question d'images! Pauvre Gratien Gélinas! Pris avec son étiquette de père fondateur du théâtre canadien-français. Qu'on le veuille ou non, ça influence notre intérêt pour lui. Qui s'émoustille à l'idée d'aller voir une pièce écrite par son grand-père? Ou par

Pauvre Gratien Gélinas! Pris avec son étiquette de
père fondateur du théâtre canadien-français.

– Isabelle Hubert





Gratien Gélinas dans le rôle-titre de *Bousille et les justes* (1959). © Gaby

Fridolinou-le-sympathique-partisan-des-Canadiens? Difficile de s'avouer que c'est mieux vu d'aller entendre du théâtre écrit par des gars (souvent des gars) de moins de 40 ans au regard ténébreux qui portent une à-peu-près-barbe, une casquette de *trucker* et un t-shirt avec une camionnette dessus!

Mais bon... Le public, le vrai, connaît rarement l'auteur. Il s'en fout pas mal de son *look*. D'ailleurs, je voudrais m'adresser à lui, si ça ne te dérange pas. Je t'aime beaucoup, lecteur, lectrice, mais je me doute bien que tu appartiens au milieu avec un grand M. Tu es sans doute comédien, auteur, metteur en scène, prof ou étudiant en théâtre, critique... et ce n'est pas un tort, crois-moi, seulement je voudrais, pour conclure mon argumentaire, jaser directement avec le public. Le vrai de vrai. Celui qui vient au théâtre de façon complètement désintéressée et non pour encourager quelqu'un dans l'équipe. Tu es le public? Le vrai de vrai de vrai? Je suis contente de te parler. Je voulais te faire un aveu. Tu sais, on parle rarement de toi entre nous. Par contre, on parle beaucoup de notre parole. De notre ferveur. De notre volonté de bousculer. De notre désir de s'affirmer. On réclame une scène. Et une marée d'oreilles ouvertes à écouter ce qu'on a à dire. Mais c'est rare qu'on prête la nôtre, notre oreille, à toi, le public. Oui, des fois, de temps en temps, parce qu'on a la prétention de vouloir te *shaker*, on parle de toi. On t'appelle « le monde ordinaire ». Et, des fois – c'est gênant à dire –, on te juge un peu. On dit que tu ne comprends rien. Que tu te contentes de peu. Que tu n'as pas de goût. Et après, on dit: « No-non! Le public est plus intelligent que ça! » On se répète que tu as soif d'émotions et de réflexions. On t'aime. On te désire comme on désire l'amour. Sans bien te comprendre. On veut que tu ne sois pas con. Mais, en même temps, on ne veut pas que tu sois trop intelligent non plus. Parce qu'il faut qu'on puisse faire une différence dans ta vie. Il faut qu'on te fasse réfléchir à des choses auxquelles tu n'as jamais réfléchi avant... On veut être plus *bright* que toi, mais on veut que tu te lèves à la fin du spectacle et

[...] si, aujourd'hui, je rêve d'un théâtre qui ne critique plus, mais bien d'un théâtre qui « souhaite », qu'est-ce que je fais de ta pièce, Gratien ?

– Maxime Beauregard-Martin

que tu nous lances une tonne d'amour dans la face. En réalité, on oublie un peu que toi, le monde ordinaire qui vient voir du théâtre, tu n'es jamais ordinaire. Pour la simple et bonne raison que tu as pris la peine de venir au théâtre.

Une fois, avec ma petite compagnie de théâtre, on s'est fait refuser une subvention pour un de nos spectacles. Quand j'ai téléphoné au chargé de programme pour savoir pourquoi, il m'a dit qu'on avait un dossier impeccable, un super projet artistique, mais qu'un membre du jury avait soulevé une faiblesse: on se souciait trop du public! On se souciait trop de toi! Évidemment, il y a toutes sortes de publics. Des curieux, des romantiques, des intellos, des gourmands, des paresseux... Et il y a aussi le public – c'est probablement du monde très ordinaire – qui aime voir et revoir *Bousille*. Lecteur, lectrice et public, c'est ça mon véritable argument pour garder *Bousille*... : le public l'aime. Moi, j'aime le public. Ça fait que je donne *Bousille*... au public! Et je ne pense pas que ce soit un sophisme.

UNE HISTOIRE TROP FUNESTE POUR MAXIME BEAUREGARD-MARTIN

Pour vous convaincre de passer *Bousille et les justes* à la trappe, je dois d'abord vous raconter un événement marquant de mon parcours scolaire. En quatrième année du primaire, ma classe avait été divisée en équipes pour un exposé oral de sciences humaines. Nous avons donc écrit une « pièce de théâtre » portant sur les transports en commun à Montréal au début du XIX^e siècle. Le nœud dramaturgique de notre histoire avait beau être le moment où notre protagoniste comprenait enfin ce que c'était un tramway, j'étais très attaché à cette toute première création collective. Tellement que lorsque j'ai appris que je n'avais pas été choisi par notre équipe au terme d'un vote secret pour en interpréter le rôle principal, la pièce, je l'ai déchirée. Signe précurseur d'un équilibre mental en péril ?

Oui. Mais cet événement marque aussi la genèse de mon rapport de destruction avec le théâtre. Aussi catastrophique fût-il pour mes camarades de voir se transformer en tempête sibérienne l'unique exemplaire de notre scénario, tous finirent par en faire leur deuil. Entre-temps, Monika Lee, une nouvelle élève fraîchement débarquée du Cambodge, s'était greffée à notre groupe de jeunes créateurs pour superviser l'inévitable étape de la réécriture. Son sens de l'humour fut non seulement réparateur de notre esprit d'équipe meurtri, il permit aussi de dynamiser la scène ô combien fastidieuse de l'achat de billets d'autobus. Mais, surtout, la quatrième année B avait compris que, pour laisser parler les jeunes plumes prometteuses de la trempe de Monika Lee, il fallait que d'autres se taisent. Vrai: personne ne peut nier les qualités de dramaturge de Gratien. Même qu'il existe un prix à son nom que je rêve de gagner. Mais si, aujourd'hui, je rêve d'un théâtre qui ne critique plus, mais bien d'un théâtre qui « souhaite », qu'est-ce que je fais de ta pièce, Gratien ?

Pour ceux qui n'en connaissent pas l'histoire, Bousille est un alcoolique vivant avec une déficience mentale, bafoué par sa famille d'adoption, et qui se pend, à la fin du dernier acte, de peur de subir des représailles divines après avoir menti en jurant sur la Bible. Je considère cette fiction beaucoup trop funeste pour qu'on se la raconte encore aujourd'hui. Quitte, oui, à sacrer une bouteille d'eau au recyclage, Isabelle. Peut-être ai-je trop de fois déjeuné aux Froot Loops? Peut-être m'a-t-on chanté trop de chansons d'Yves Duteil au berceau? Mais, honnêtement, suis-je le seul à croire que le Québec n'a pas besoin d'une claque dans la face mais plutôt d'un bisou sur le front? Le Québec a perdu sa *job*. Le Québec est en peine d'amour. Le Québec est en deuil. Notre province – notre monde – est un gros robinet qui fuit. Je ne suis pas plombier, mais mes sommaires connaissances en tuyauterie m'amènent à croire que varger sur la champlure avec un marteau ne pansera pas nos fissures. À plus petite échelle, à échelle humaine, cette

prétendue technique de réconfort passive-agressive ne serait pas acceptable. Quand ma *chum* débarque chez nous et qu'elle s'épanche en larmes sur le plancher de ma cuisine, je ne lui donne pas de coup de pieds en criant : « Je crois que tu mérites cet état de détresse. Voici la liste de tous les défauts que tu possèdes qui t'ont menée là où tu es. » Dans la plupart des cas, je lui donne la main. Je la relève. On s'assoit sur le divan et je lui dis : « Qu'est-ce qu'on fait ? » Je lui raconte quelque chose de drôle. Je me laisse toucher par sa peine. C'est dans ces moments très intimes que notre amitié se solidifie, qu'elle devient insubmersible. Je ne crois pas que, comme Québécois, nous deviendrons insubmersibles en nous tapant *Bousille*... année après année.

Tout le monde la veut, son œuvre coup de poing. Je dis: ça suffit. J'ajouterais qu'il est temps de se débarrasser de notre condescendance envers ceux qui ont le courage de témoigner de la douceur au théâtre. Pourquoi ce n'est pas quétaine quand Louis-Jean Cormier nous demande de nous frencher sous les ponts couverts, mais que ça l'est dans ma pièce? Je profite de la tribune qui m'est offerte pour révéler l'existence d'une organisation culturelle intellectuellement pacifiste, dont je suis à ce jour le seul et unique membre. Chef de file d'un mouvement qui revendique le droit à l'optimisme sur nos scènes, le TRRR (Théâtre rose, romantique et radical) a pour but de favoriser une discipline qui ne serait pas le miroir de nos travers, mais la toile de nos ambitions. J'ose un théâtre éphémère. Je le piège, je le bousille. Je le truffe de références populaires pour l'emprisonner aujourd'hui à travers de courts synopsis utopiques et évanescents. Et si j'en meurs, ce ne sera que professionnellement.

Bousille et les justes de Gratien Gélinas, mis en scène par Jean-Philippe Joubert (Théâtre de la Bordée, 2015). Sur la photo : Christian Michaud, Simon Lepage et Éliot Laprise. © Nicola-Frank Vachon



Jasmin Roy et Jeff Fillion se déguisent en siamois pour l'Halloween.
Sophie Durocher pique-nique avec Xavier Dolan.
Eugenie Bouchard complimente l'accent de Marie-Lise Pilote.
Stephen Harper entonne « La danse à Saint-Dilon ».
Œdipe assiste à une partie des Remparts avec son père.
Marcel Aubut devient féministe.
Homer Simpson obtient un doctorat en médecine.
Séraphin Poudrier paye un *latte* à Donald. ●

Maxime Beauregard-Martin, diplômé en journalisme (UQAM) et en interprétation théâtrale (Conservatoire d'art dramatique de Québec), est comédien pour la télévision, le cinéma et le théâtre. En avril 2016, son premier texte à titre d'auteur dramatique, *Mme G.*, a été produit au théâtre Premier Acte à Québec.

Diplômée de l'École Nationale de théâtre en écriture, **Isabelle Hubert** est auteure et directrice artistique de la Compagnie dramatique du Québec. Elle a écrit une douzaine de pièces, dont *La robe de Gulnara* et *Laurier-Station, 1 000 répliques pour dire je t'aime*.